

Cristina Bogdan, Béatrice Fleury, Jacques Walter, dirs, *Patrimoine, création, culture. À l'intersection des dispositifs et des publics*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2015,
216 pages

Christian Ruby



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10548>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10548](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10548)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 404-406

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christian Ruby, « Cristina Bogdan, Béatrice Fleury, Jacques Walter, dirs, *Patrimoine, création, culture. À l'intersection des dispositifs et des publics* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10548> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10548>

Tous droits réservés

lui a permis de laisser émerger ces « origines [...] dont [elle] aurai[t] voulu [s]e débarrasser » (p. 148).

En deuxième lieu, la résidence *Struwelpippi*, un mot-valise forgé à partir du *Struwelpeter* (« Pierre l'ébouffé ») et de *Pippi Langstrumpf* (« Fifi Brindacier »), spécialisée dans la littérature pour enfants (Jeanne E. Glesener, pp. 131-143). Le cahier des charges comporte des lectures dans des classes, des discussions avec des étudiants et la participation finale à la « procession dansante », une manifestation folklorique d'Echternach (Luxembourg). Les rencontres avec les élèves permettent une « démystification de l'auteur » (p. 138). Du côté de la création, on retiendra le roman (en allemand) de Manfred Theisen, qui traite la question des *Lebensborn-Heime* (les centres d'eugénisme mis en place par les nazis, pendant la période d'Occupation du Luxembourg). En principe, ce roman – dont le protagoniste est un adolescent – destiné à un public adolescent montre avec force combien le lieu a pu être source de travail créatif pour l'écrivain et non pas simple décor.

En dernier, même s'il s'agit d'une résidence toute récente, citons le dialogue entre Carole Bisenius-Penin, Valérie Deshoulières et Ivassoutine Taras (pp. 61-64), directeur de la résidence située à Czernowitz – lieu de naissance de Paul Celan, dont les parents ont été assassinés par les nazis, lui-même suicidé en 1970 sans avoir jamais véritablement surmonté les traumatismes de l'enfance et de la jeunesse, mais auteur des plus beaux poèmes de langue allemande du siècle dernier.

« Mise en scène auctoriale et espace d'expérimentation littéraire », « lieu de sociabilité et de mise en réseau » (Carole Bisenius-Penin, pp. 153-164), avec cet ouvrage, la résidence d'écrivain se constitue en objet scientifique et en outil de travail pour les institutions culturelles qui sont appelées à en prendre ou à en poursuivre l'initiative.

Anne Roche

*Cielam, Aix-Marseille Université, F-13000
roche.anne@wanadoo.fr*

Cristina BOGDAN, Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs.
Patrimoine, création, culture. À l'intersection des dispositifs et des publics

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2015, 216 pages

On peut prendre sur les institutions culturelles bien des points de vue. Mais ce n'est pas uniquement une affaire de choix de perspectives scientifiques (sociologie, histoire, psychologie...), parfois croisées ou non. C'est aussi le résultat nécessaire des véritables mutations subies par ces institutions ces dernières années, à l'instar

des changements sociaux plus globaux. Mutations qui concernent autant le rapport des institutions à elles-mêmes que celui à un public au moins amplifié, sinon diversifié, et le celui à des fonctionnements transformés sous le coup des technologies de l'information et de la communication (TIC). Un résultat majeur doit sans aucun doute être pris en compte : les musées – pour évoquer cette seule institution – ne peuvent plus se contenter de conserver des objets – si jamais cela a été le cas, du moins est-ce le regard que l'on porte fréquemment sur eux ces derniers temps –, ils peuvent jouer le rôle d'initiateurs dans des débats publics.

Relativement à ces mutations, l'ouvrage suit le fil conducteur de la communication des institutions culturelles avec le public – en première approche, une communication très mécaniquement définie comme transmission d'un message prédéfini en l'adaptant à un public récepteur (p. 50) –, en prenant en compte l'impact des techniques nouvelles sur les modes de relations à celui-ci, ainsi que leur impact envisageable sur l'optimisation de la transmission d'information (si jamais, encore une fois, les questions soulevées sont réductibles à ce schéma, nous y reviendrons). Restitutions urbaines spectaculaires, visions virtuelles en trois dimensions, jeux interactifs avec des personnages anciens, visites immersives de sites éloignés, mais aussi numérisation des archives ou diffusion de connaissances sur mode spectaculaire, telles sont les activités actuellement déployées par de nombreux musées, par exemple, mais aussi par d'autres institutions telles les Archives des différents États et les structures de l'enseignement, ici représentées par le cas de l'apprentissage de la dégustation du vin. Doit-on les aborder en termes d'émetteur et de récepteur (l'institution d'un côté, le visiteur de l'autre) ? Qu'en dire d'autre si l'on détricote les registres culturel, scientifique, touristique ? Comment penser le passage de l'ère de la transmission mécanique à celle de l'interrelation ?

Suivons donc les propositions de quelques auteurs, sans exposer chaque contribution pour autant. Elles donnent effectivement à comprendre le rôle de la diffusion des informations et des images dans les processus de visite des musées ou des villes, mais aussi dans ceux de la patrimonialisation de nombreux objets. Enfin, elles insistent sur un point central : la manière dont les nouvelles techniques peuvent servir la promotion de la diversité humaine, par communication et socialisation, alors que, paradoxalement, elles sont techniquement identiques dans leur fonctionnement.

Du point de vue de sa conception, l'ouvrage est issu des interventions produites lors de la *Deuxième Conférence internationale francophone en sciences de l'information et de la communication* et de la 20^e édition du *Colloque franco-roumain en information-communication* (Bucarest, 30 octobre-1^{er} novembre 2014). La métamorphose des prestations orales en articles rédigés, par des chercheurs tant français que roumains, a sans doute imposé un effet collatéral : la sélection des contributions à ces deux colloques, dont neuf seulement subsistent dans ce volume. Ces faits ont une double conséquence potentielle : une lecture privilégiée par les auditeurs de ces colloques ; une lecture neutralisée par ceux qui abordent l'ouvrage dans sa constitution actuelle, sans avoir assisté aux colloques. Ajoutons que les textes retenus se concentrent chacun sur les sessions « patrimoine, création, culture » de l'époque, dont l'intitulé prête son titre à l'ouvrage. Ces éléments descriptifs ne sont pas à négliger. Ils contribuent à donner à l'agencement des articles une teneur particulière. D'autant que le titre de l'ouvrage n'indique pas complètement ce qu'il prétend mettre en jeu : le rapport entre les dimensions signalées (patrimoine, création, culture) et la nouveauté des dispositifs induits par les TIC. L'agencement inédit des deux aspects – plus ou moins respecté par certaines contributions – aboutit à la notion de dispositif « sociotechnique » (évoquant les terminaux mobiles, l'informatique ubiquitaire, les mobiliers dits intelligents et autres dispositifs digitaux, tels GPS, tablettes, etc.) posée en introduction (p. 18), bientôt devenue l'objet même de l'ouvrage et sans doute plus subtile que l'idée réductrice d'institutions culturelles ayant, de nos jours, à assumer le transfert d'informations par des canaux de communication adéquats, qui parcourt néanmoins plusieurs chapitres. Elle a justement le mérite de tenter d'emblée une démarcation par rapport à tels ou tels discours habituels en cette matière, lesquels, en outre, proclament toujours qu'une reconfiguration des temporalités et des espaces a lieu sous cette condition, et que l'accès à la culture est désormais filtré par les techniques du présent. Soit, mais cela ne donne pas tout à fait corps à l'essentiel : la compréhension des tenants et aboutissants des supports, enjeux et motifs qui spécifient l'interaction entre les dispositifs du point de vue de la temporalité. C'est là l'originalité des contributions aux débats les plus fortes (au-delà du colloque) publiées dans le volume.

Ce dernier est composé de deux parties : « Passés recomposés » (évoquant spécifiquement le rapport archives/TIC, sous toutes ses formes) et « La modernité mode d'emploi ». La première renvoie aux Romains

à l'âge numérique, à la sensation dans ses rapports avec le musée, à la patrimonialisation du monde ancien en Roumanie, aux enjeux de la numérisation des archives télévisuelles et au patrimoine culturel de l'ex-Yougoslavie. La seconde projette dans le monde de la science, de l'urbain, des archives et de l'œnologie. Ainsi est-il au moins prouvé que les questions soulevées par le numérique ne distinguent pas expressément un secteur d'un autre. Simultanément, il apparaît, même si ce fil conducteur n'est pas suffisamment poursuivi, que l'émergence d'une société en réseaux utilisant les TIC mérite qu'on s'y arrête, en évoquant certes le passage d'une économie industrielle à une économie postindustrielle de l'information, mais encore en examinant la part active des TIC dans les rapports culturels des humains entre eux, ou dans les modifications de ces rapports culturels et sensibles.

Ainsi en va-t-il de l'article de Nathanaël Wadbled (pp. 49-66) portant sur la sensation d'être au musée. On pourrait certes en dire qu'il découvre la lune dès lors qu'on a bien lu Denis Diderot (visitant les Salons du Louvre, en 1765) ou Charles Baudelaire (parcourant d'autres Salons, en 1845) ou quelques autres écrivains (Zola, Proust, Valéry). Car ces derniers ont depuis longtemps montré que toute visite d'exposition engage le visiteur dans des déplacements corporels et dans une expérience sensitive. Néanmoins, l'article apporte bien une nouvelle dimension au débat en montrant que l'échelle sensible a désormais changé puisqu'il est devenu impératif de « séduire » (le spectaculaire) le public à partir des TIC (p. 55). Qu'on la range désormais au rang de la « culture sensitive » ne fait que redoubler l'interrogation, à la fois parce que le commentaire ne cesse de maintenir un dualisme âme-corps qui devrait subir la critique tant par rapport à ce texte que par rapport aux théories de la communication, et aux organisations muséales ; et parce que ce sensible est bien proche du ludique et du divertissant, ce qui est hautement problématique.

Plusieurs contributions reviennent ainsi sur la question du patrimoine entendue à partir de l'impact des TIC. Et justement, alors que la notion est posée dès l'introduction, mais sans examen critique – la genèse de la notion (Alois Riegl, *Le Culte moderne des monuments, son essence et sa genèse*, trad. de l'allemand par Daniel Wiczorek, Paris, Éd. Le Seuil, 1984 [1903]) n'étant évoquée que fort tard dans le volume et par l'intermédiaire de la seule Françoise Choay (p. 161) –, elle est sans cesse détournée dans les chapitres. Des auteurs – Sonia Catrina (pp. 67-94), Alexandru Matei (pp. 95-110) – lui substituent la notion plus dynamique de patrimonialisation, donc de processus. Ils la font

fonctionner dans des logiques sociales différentes : le cas des collectionneurs privés d'objets sélectionnés de la vie quotidienne et de l'environnement local en Roumanie (objets de rites religieux, vêtements, photographies de famille, médailles, couvertures traditionnelles tissées, serviettes et nappes cousues à la main... voir pp. 71-73) et celui des archives audiovisuelles dans le même pays (impliquant selon les références un regard nostalgique ou une promesse d'avenir, en un mot, ou la fusion ou la distance possible, pp. 102-103), déconstruisant un peu le discours trop facile sur le patrimoine vécu de manière passéiste. Lorsqu'il est question de la ville, dans la contribution de Patrizia Laudati (pp. 157-170), elle est d'ailleurs moins conçue sous l'angle du patrimoine que sous celui d'un espace de vie, d'échanges et de médiation dans lequel l'expérience sensible de l'urbain – appelé ici « urbanité » à juste titre, mais compris malheureusement sans la dimension philosophique d'un concept dont l'élaboration au XVIII^e siècle ne s'est pas faite sans débats – est modifiée par l'introduction des nouveaux dispositifs numériques (GPS, par exemple). Sous le coup de ces appareillages, l'espace urbain se dilue, se redessine et se connecte avec un espace virtuel.

C'est là, tout de même, qu'une difficulté sourd rapidement de la prise en compte de ces neuf contributions. Des questions essentielles sont évoquées, mais rarement théorisées avec ampleur. Ce point est sensible autour de notions aussi centrales que patrimoine, passé, création, valeur, modernité, contemporain, transmission, histoire des mentalités... Elles sont citées, elles appuient les propos, mais soit elles ne sont pas conceptualisées, soit elles sont utilisées en des sens contradictoires. Par exemple, il n'est pas certain que « patrimoine » renvoie si aisément, ainsi qu'on le lit dans le chapitre d'Iva Durdevic (pp. 111-135), à « l'identité d'une lignée », du moins si l'on n'interroge pas chacun de ces termes. Il est rien moins qu'évident de parler du « passé » comme s'il s'agissait d'une « chose » réellement existante. La promotion de l'histoire des mentalités est pourtant largement remise en question par les historiens. La focalisation des musées sur la transmission est un lieu commun de notre époque, mais n'est pas inscrite aussi clairement dans l'histoire des musées (il faut relire à ce propos les textes de la Révolution française, lors de la fondation du Louvre, pour entreprendre que le rapport se construit à la citoyenneté plus qu'à la transmission).

Mais laissons cela. Un très intéressant propos de Viorica Aura Paus et Romania Surugiu (pp. 137-156) peut servir de synthèse, en en modifiant un peu l'accent. Il consiste à souligner que les musées fonctionnent selon trois modèles (leur démonstration ne s'applique

qu'aux centres scientifiques, mais nous en étendons l'idée) : le modèle de l'instruction publique, celui du débat public et celui de la coproduction des savoirs. Jusqu'à présent, ils se concentraient sur le premier. Mais la question est de savoir si, de nos jours, les trois modèles simultanément ne pourraient pas aider à définir les nouveaux musées ? Ajoutons : ce d'autant que cela permettrait à ces institutions de conforter leur nouveau rôle dans une sphère culturelle et face à un ministère de la Culture qui sont un peu perdus en ces temps dits de crise généralisée.

Toutefois, il reste que cet ouvrage est en fin de compte traversé par une véritable difficulté que l'on retrouve d'ailleurs dans tous les discours qui approchent aujourd'hui de plus ou moins près la question du « public ». Face à de nombreux énoncés, on se demande si la perpétuation du discours très ancien sur les « visiteurs » ou « spectateurs » d'expositions ne nuit pas franchement à l'éclaircissement des problèmes du moment, ou du contemporain pour reprendre un terme largement utilisé mais jamais explicité. En effet, les « spectateurs » sont souvent nommés « visiteurs », ils font l'objet d'un mépris assez caractérisé, eux qui renvoient à des « vides éducationnels » (p. 17), à ces « visiteurs sans formation » (pp. 28, 51), dont il faut développer la curiosité (p. 54) ou dont on dresse le profil (p. 33). Globalement, comme partout, ils sont pris entre deux extrêmes : ce mépris ou la gloire d'être désormais des co-constructeurs (p. 21) des institutions. C'est tout à fait étonnant d'entendre encore ce type de propos à l'heure où justement les trois modèles relevés ci-dessus déclinent sans doute un autre parti pris et où l'image du spectateur « consommateur » ou « touriste » mérite quelques rectifications.

Christian Ruby

EIB, OPC, F-75008

christianruby1@gmail.com

Julia BONACCORSI, Mélanie BOURDAA, Daniel RAICHVARG, dirs, Arts et créations au prisme des TIC
Paris, Éd. L'Harmattan, 2015, 214 pages

Dirigé par Julia Bonaccorsi, Mélanie Bourdaa et Daniel Raichvarg, cet ouvrage est l'une des cinq publications issues du XIX^e congrès (juin 2014) de la Société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC) et il porte la volonté de croiser des disciplines, des objets d'études et des méthodes. Dans les quinze contributions (pour vingt auteurs), de nombreux objets sont abordés – artistiques, audiovisuels, numériques – avec le souci constant d'interroger les différents modes d'existence communicationnels de l'art pour éclairer les